



FASCISME

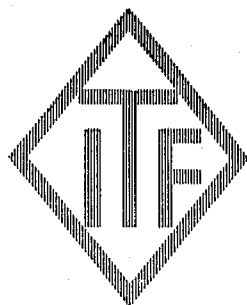
Amsterdam, le 29^{me} décembre 1934

N^o 13.

Paraît bimensuellement en français, allemand, anglais, suédois et espagnol. Les abonnements de 2 fl. par an peuvent être souscrits auprès des secrétariats des organisations affiliées à l'ITF ou directement au secrétariat international: 61, Vondelstraat, Amsterdam W.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES DANS LES NUMÉROS 1 - 13

Les chiffres romains indiquent le numéro, tandis que les chiffres arabes se réfèrent à la page dont il s'agit. (S) = supplément. (B) = Bulgarie. (D) = Dantzig. (I) = Italie. (L) = Lettonie. (A) = Autriche (Sa) = Sarre. Lorsqu'il n'y a pas d'annotation la notice a trait à l'Allemagne.



Agricole, Service auxiliaire III 3
Agricoles, Ouvriers II 5(I) - V 5
(I) - VIII 4 - X 2 (A).

Armements I 2 - VI 4 - VIII 6 -
X 1 - XII S

Autostrades XII 1

AUTRICHE I 5 - II 5 - VI S - VIII
S - X 2,3 - XI 6.

- Syndicats IX S - XII 6.

- Syndicat unique III 5 - V 5 -
VII S - X 3'S - XII 6.

Banques VIII 1 - XIII 3

Bataille du Travail voir Travail
Bâtiment, Ouvriers du IV 6(A) -
XII 6 (A).

Bénéfices II 3 - VI 2

Bois, Ouvriers du I 4

Bonzes I 3,4 - IV 2,4 - VII 5,6

XIII 4 - VIII 2 - X 5 - XI 5 - XII 4

BULGARIE III 5 - IV 6.

Camps de concentration VII 1(L) -
VIII 3 - IX 4.

Cheminots: Allemagne I S - II S -
VI 4 - XI S - XII S

- Autriche IV S - VIII S - IX 6 S
X 6.

- Italie X S.

Chômeurs III 2 - IV 6(B) - V 6(I)
IX 4 (D) - XIII 4

Cochers III S - XII S.

Commissaires du Travail IV 4 -
VIII 4.

Conditions de travail voir Travail

Conducteurs d'automobile IV S XS

Congé annuel I S - VIII S

Conseils d'entreprise I 5(A) -

II 4(A) - VIII S(A) -
XI 4 - XII S.

Contrats d'entreprise voir Salai-
RCS

Coopératives de Consommation VII 4

Corporative, Régime II 3 - IV 1(D)

XIII 4 - VII 3 - IX 6 - XI 6(A)

Corruption I 2,3, - II 3 - III 6(D)
IV 3 - VII 2(I), 3,4.

DANTZIG I 5 - II 6 - III 6 - IV 1

VI 5 - VII 2 - IX 4 -
XI 1 - XII 5.

- Syndicats V 5

- Front du Travail IX 6.

Droit social voir Social

Dumping VI 2 - VIII 2 - IX 3.

Dividendes XIII 4

Economie, Organisation centrale

de l' IV 2,4, - IX 4 -

X 5 - XI 3 - XII 2.

Economie collective III 2 - VIII 6
Employés III 4 - X 2(A) - XI 6(A).
Employeurs III 1,3 - VIII 4,5 -
IX 5,6(I) - X 4 - XII 2.
Esprit, État d' I 3, - II 2 - VIII
1 - IX 1 - XII 5 (B).
Exploitation d'enfants XI 4 - XII 3

Femmes III 4 - V 6(I) - VIII 2,4 -
IX 1 - X 2(A),3(I) - XI 5.

Fonctionnaires V 2

Front Allemand du Travail voir
Travail
"Führer", Le principe du I 5 -
II 3 - VIII 5.

Grèves VIII 3 - XII 1.

Honneur social voir social

Impôts I 3, -6(A) - X S (A). XIII 3

Interdiction de travailler en de-
hors du lieu de résiden-
ce III 4 - V 1 - VIII 4.

ITALIE II 3,5 - III 5 - IX 6 - X 3.

- Salaires I 2 - II 5, S - III 5 -
V 6 - VI 5 - X 3.

- Chômeurs I 3, 6(A) - X S (A).

Jeunesse I S2 - II 6(D) - V 2,4 -
VII 4,6 - VIII 2,4 -
XI 4,5 - XII 4,6(A).

LETTONIE II 5 - VII 1.

Ley, Le Dr. V 3 - VI 3, - VII 3,5
XII 2.

Livret de Travail voir Travail
Loyers I 5(A) - IX 2.

Margarine V 1 - VIII 1

Marins II S(2) - III S - IV S(I)
V S - VII S - XI S.

Matières premières V I - VI 2 - S
VIII 2 - IX 1.

Navigation intérieure VII S (A).

NSBO (Organisation des Cellules
d'Entreprise) II 1 -
IX 5 - XI 5. XIII 4

NSDAP (Parti Ouvrier National So-
cialiste) I 3 - II 2 -
III 3 - VIII 1 - IX 5 -
XI 3. XIII 3

Ouvriers agricoles voir Agricoles

Ouvriers du Bâtiment " Bâtiment

Ouvriers du Bois " Bois

Ouvriers des Ports " Ports

Prêts de mariage VIII 4

Principe du "Führer" v. Führer

Prix II 3 - VI 1 - IX 2 - XIII 3

Ports, Ouvriers des II S - X S

Promesses rompues VI 3 - VII 3 -
XIII 3,4 VIII 1 - IX 2 - X 4.

Provisions exagérées IX 2

Salaires I 4 - V 2.

- contrats d'entreprise I 2, S -
X 6

- niveau I 4 - II 5 (I), S(I) -
III 5 (I) - IV 5 -

V 6(I) - VIII 2,3, S(A)
IX 3.

- réductions I 2,2(I) - II 3 -
IV 5(A) - V 2 - VII S

(A) - X 3 (I),4 -
XII S.

- maximums IX 3 - X 5.

SARRE V 4 - X 2 - XI 1 - XII 4.

Secours, Système de III S - VI S.

- chômage III 2 - IV 4 - V 2 -
VI 1 - VIII 2,3 -

IX 3
- de bienfaisance III 3 - IV 5 -
IX 4 - XI 3

- d'hiver VII 2 - VIII 2 - IX 4
XII 1.

- d'invalidité VI 4. XIII 3

Service du Travail voir Travail

Social, Droit VIII 5 - X 5 - XI 3/

Social, Honneur XII 4 (XIII 3)

Société récréative "Kraft durch
Freude" VIII 5

Subventions VI 2 - VIII 6 - IX 3.

Sociale, Assurance XIII 3

Tramways, Personnel des III S -
VI S (A) - VII S (A)

Travail, Bataille du II 3 - VI 2
5(D) - VIII 3.

- Conditions de III 3 - VI 1 -
VIII 2 - XII 1

- Front allemand du IV 4 - VI 3 -
VII 3, 5, 6 - VIII 5

IX 4, 5 - X 4, 5 -
XII 4.

- Livret de III 3 (I)

Travailleurs à domicile I 4

Travailleurs, voir aussi Ouvriers

Rappelez-vous!

(I.T.F.) "Rappelez-vous le programme de notre mouvement" avait dit Adolf Hitler dans son message de nouvel an à l'entrée de "l'année de la reconstruction allemande 1934". L'année "de la reconstruction" toutefois n'était pas encore écoulée que l'auteur du programme du mouvement national-socialiste, le membre N° 3 du parti, Gottfried Feder, était destitué de toutes ses fonctions publiques et politiques.

Le programme promettait : "Les entreprises colossales (consortiums, chambres syndicales, trusts) seront étatisées. Cette revendication est la conséquence logique de notre lutte générale contre l'idée capitaliste".

Jusqu'à présent cependant, aucune entreprise colossale n'a été étatisée; au contraire, les grands consortiums ont reçu des centaines de millions en exonération d'impôts ou en subventions. Tout ce qu'il y a de plus logique! Ne l'oublions pas!

Le programme promettait aux travailleurs (page 36) un "droit de ^{co-}gestion" dans les entreprises. La loi sur la réglementation du travail allemand, promulguée le 13 janvier 1934, stipule toutefois la dictature de l'employeur : "Le chef de l'entreprise (l'employeur) décide par égard à la suite (le personnel) dans toutes (!) les questions touchant l'entreprise" (art.2). Les travailleurs s'en rappelleront.

Le programme du parti promettait : "Chaque citoyen indigent sera mis, à partir d'un âge déterminé ou en cas d'invalidité prématurée, au bénéfice d'une rente convenable".

Le ministre de l'Intérieur Frick a affirmé cyniquement (le Jour des Mères 1934) : "Les assurances sociales compromettent l'esprit de famille". La dictature a réduit les (nouvelles) rentes de l'assurance-invalidité et les pensions des caisses de prévoyance des mineurs. Les invalides s'en rappelleront.

Le programme prévoyait la peine de mort pour les usuriers (point 18). Par la politique économique de la dictature hitlérienne le coût de la vie a monté depuis janvier 1933 d'environ 20%. Les ménagères en faisant leurs emplettes reçoivent pour un mark ce qu'elles recevaient avant Hitler en payant 80 pfennigs.

Les ménagères s'en rappelleront.

"Briser le servage tributaire, c'est la cheville ouvrière de tout," déclare le programme du parti national-socialiste (page 32). "Nous réclamons par conséquent que les banques soient étatisées" (Programme économique d'urgence, page 22).

Toutefois, le 1er décembre 1934 a paru le rapport de la Commission d'enquête sur les institutions bancaires et ce rapport se prononce contre une étatisation des banques. Des nationaux-socialistes de premier plan ont signé ce rapport. La "cheville ouvrière" du programme du parti est brisée. "Dans les milieux financiers, le rapport a été bien accueilli" déclarait le 8 décembre "The Economist", le porte-parole du monde des affaires anglais, de la haute finance internationale, avide de lucre". 6 jours après la publication du rapport de la Commission d'enquête, l'auteur du programme du parti-national socialiste était destitué de ses fonctions. Cette nouvelle a été bien accueillie dans les milieux financiers.

A la suite de la politique économique insouciance de la dictature brune, l'Allemagne devra produire dans les années à venir 1 milliard $\frac{1}{2}$ de marks pour l'amortissement de traites et de bons d'impôts, c'est-à-dire un quart du budget total allemand. Ces milliards sont dépensés depuis longtemps; ils ont été empruntés dans le temps dans l'espoir de revenus en impôts non encaissés jusqu'ici.

"L'Etat ne peut pas faire de dettes"--proclamait le programme national-socialiste (page 52) --sinon il se perd dans "un servage tributaire" et "il s'incline devant la suprématie de la haute finance...".

"Les chefs du parti promettent d'agir sans égards en faveur de l'application des différents points du programme, au péril de leur vie, s'il le faut" (alinéa de fin du programme). Que les chefs du parti nazi aient jamais risqué leur vie pour l'application du programme-- nous ne nous en rappelons pas.

Le taux des intérêts.

(I.T.F.) "Le ministère de l'Economie nationale compte pouvoir briser sans coup férir le servage découlant du paiement des intérêts". La réalité a été tout autre. Ce servage n'a été brisé, ni avec, ni sans coups: le taux des intérêts dans le Troisième Reich se

trouve bien au-dessus de celui en vigueur en Europe occidentale et centrale.

Un chiffre impressionnant .

(I.T.F.) Le 11 juin 1934, le sous-secrétaire d'Etat, Reinhardt assurait qu'au début de décembre, c'est-à-dire à l'issue de la Bataille du travail, il n'y aurait plus, dans le Troisième Reich que 1½ millions de chômeurs. La statistique officielle des bureaux de placement indique un chiffre de 2,4 millions, soit 50% au-dessus de celui cité par le fanfaron brun. Le ministre de la réclame, le Dr. Goebbels a qualifié dans son discours radiodiffusé du 17 juillet 1933, le nombre des chômeurs de "chiffre impressionnant". Ce chiffre cependant n'est pas fait pour impressionner ceux qui savent qu'à l'issue de la bataille du travail il y avait encore 6 millions de chômeurs.

Sur les 21 millions de salariés allemands, il y avait au 1er décembre seulement 15 millions (l'aide agricole et les travaux de secours non compris) d'occupés; 3 millions parmi ces occupés touchent cependant moins en salaire qu'un ouvrier en chômage touche en secours.

Le changement d'orientation .

(I.T.F.) Deux discours du chef du Front allemand du travail sont caractéristiques du changement d'orientation de la dictature brune en 1934. Jusqu'au mois de juin 1934, les propagandistes nazis rivalisaient en démagogie à qui mieux mieux dans leurs discours devant les ouvriers. Plus la pratique du Troisième Reich était réactionnaire, plus leurs discours étaient radicaux. Parlant à Brême, le 27 avril le Dr. Ley a dit: " Le socialisme doit être éprouvé, les saboteurs seront écrasés; la communauté populaire oblige. Tant qu'il y aura un seul chomeur, aucun employeur n'aura le droit de verser de gros dividendes.

Les membres des S.A. et des cellules d'entreprise applaudissaient. A côté du Dr. Ley sur la tribune on pouvait voir Walter Schuhmann, président national de l'organisation des cellules d'entreprise, autrefois serrurier.

Deux mois après ce discours du Dr. Ley, vinrent les tueries de la nuit de juin. La S.A. fut désarmée, l'organisation des cellules d'entreprise fut privée de tout pouvoir et son président fut tué. A présent les nationaux-socialistes, s'appuyant sur les baïonnettes de la Reichswehr, croient pouvoir gouverner ouvertement selon des méthodes réactionnaires. A nouveau, le Dr. Ley a parlé devant des ouvriers amassés par la force, mais il a renoncé cette fois aux phrases radicalisantes. Six millions d'hommes sont sans emploi, les salaires baissent et les ouvriers nationaux-socialistes eux-mêmes signalent avec indignation l'augmentation des dividendes pendant que la misère des masses s'accroît. Ils rappellent les promesses faites au printemps. Mais le Dr. Ley leur répond avec cynisme: " Que l'argent passe en salaires (aux ouvriers) ou en dividendes (aux actionnaires), cela n'a aucune espèce d'importance". (Discours du 3 décembre 1934).

Cette déclaration nous renseigne du même coup sur le programme du Front allemand du travail pour 1935.

Ce qu'on attendait.....et ce qui est arrivé.

L'édification corporative.

(I.T.F.) Le 1er janvier 1934, l'office de presse du ministère allemand de l'Economie nationale affirmait: "L'édification corporative de l'économie sera une des tâches essentielles de l'année 1934. Les travaux préparatoires sont déjà très avancés."

Or, l'édification corporative n'a pas eu lieu; on a interdit à la presse allemande toute discussion sur ce thème et l'office corporatif du Front allemand du travail a été dissous. Tout ce qui a été fait, c'est l'installation de 13 bureaux corporatifs du parti et d'un bureau central, c'est-à-dire un total de 14 nouveaux bureaux avec tout ce qui s'y rattache.

LES AGISSEMENTS DES MILITAIRES DANS LES ASTURIES

(I.T.F.) Nous sommes en mesure de publier ci-après un document inédit concernant la terreur exercée par les troupes espagnoles lors de la répression de la révolte ouvrière dans les Asturies.

L'auteur de la missive adressée au Procureur Général est le député républicain bien connu Vicente Marco Miranda.

M. Miranda faisait partie jusqu'il y a peu de mois du parti du Président du Conseil actuel M. Lerroux. Il s'est retiré de ce parti au moment où celui-ci s'orientait toujours davantage vers la droite. Actuellement M. Miranda siège au Parlement comme député indépendant. Lorsque récemment il voulut parler au Parlement des méthodes de répression employées par les militaires dans les Asturies, on ne lui accorda que 10 minutes et son discours fut coupé d'interruptions continuelles. Un député de la droite lui cria que s'il était si sûr de ce qu'il avançait, il valait mieux qu'il adressât une plainte au Procureur Général. Vicente Marco Miranda a relevé le défi. En voici la preuve.

X X X

Monsieur le Procureur Général,

Je, soussigné, Vicente Marco Miranda, député au Parlement pour Valence (capitale), citoyen de cette ville, domicilié temporairement à Madrid à l'hôtel Madrid, Carretas 10, et ayant mon domicile permanent à Valence, Calle de Castellón 28, ai l'honneur de soumettre respectueusement à votre attention ce qui suit:

Ayant fait pour des raisons de service un voyage à la capitale des Asturies, certains faits n'ont été communiqués, faits que je m'empresse de porter à votre connaissance, conformément au devoir que m'impose l'article 262 de la loi sur les poursuites pénales.

Ayant appris que dans différents quartiers extérieurs de Oviedo il y avait eu des événements anormaux lors de l'arrivée des troupes de l'armée régulière et du Tercio (Légion étrangère), j'ai tâché d'obtenir des renseignements plus complets; à la suite de mon enquête, je vous présente ci-après un rapport succinct de ce qui m'a été raconté par des témoins oculaires.

TENDERINA BAJA

Ce faubourg se trouve dans les environs de la caserne du Pelayo et de la fabrique d'armes.

La première maison que j'ai visitée est celle connue sous le nom de Antonio de la Morena. Il y a dans cette maison un établissement du genre de ce qu'on appelle dans cette région les "chigres" (?). La propriétaire Engracia Suárez m'a raconté ce qui suit.

Son mari, Manuel Sánchez Villanueva, était à ce moment malade depuis 8 mois, à la suite d'une opération qu'il avait dû subir à l'hôpital.

Le 12 octobre de l'année courante, des soldats maures "et d'autres qui n'en avaient pas l'air" débouchèrent d'une ruelle étroite en face de la maison en question. Toute la famille était réunie chez elle et les portes étaient fermées. En entendant de lourds coups à la porte, Engracia se disposa à aller ouvrir lorsque son mari l'en empêcha, étant sorti du lit pour aller le faire lui. Il ouvrit une petite fenêtre à l'intérieur de la porte afin de regarder à travers la vitre. A peine s'était-il approché qu'un fusil était introduit à travers la vitre dans la bouche du malheureux, qui fut tué net sur place. On entendit ensuite une détonation et plusieurs projectiles traversèrent la porte, allant se loger dans le comptoir. On apprit plus tard que le capitaine Lechuga, arrivé en hâte, cria: "Arrêtez le feu" et empêcha les soldats de prendre l'établissement d'assaut. Engracia a quatre enfants dont l'aîné a huit ans.

Dans la maison qui porte le nom de José Matías, j'eus un entretien avec Maria García Fernandez, veuve de José Villanueva et avec Enriqueta Urdangaray, veuve de José Fernandez. Toutes deux m'ont raconté ce qui suit:

José Villanueva était un petit paysan qui vivait avec sa famille dans une aisance relative et José Fernandez était marchand ayant

un magasin d'épicerie, situé en face de la maison du premier. Il y avait peu de mois seulement que Fernandez avait épousé Enriqueta. La famille Villanueva avait un fils de 14 ans appelé Tomasin qui suivait les cours au lycée asturien.

Fernandez et sa femme avaient déménagé après que leur affaire eût été dévastée par des révolutionnaires, dans la maison des Villanueva. Le vendredi 12 octobre à 5 heures moins le quart environ de l'après-midi, un grand nombre de soldats de l'armée régulière et du Tercio frappèrent à la porte. Villanueva alla ouvrir, suivi de près dans l'ordre indiqué par Fernandez, par les deux femmes et par le fils que sa mère cacha dans un coin du vestibule. Une fois la porte ouverte les soldats ordonnèrent aux hommes de sortir. Ils obéirent à l'ordre et derrière eux les femmes sortirent dont l'une supplia à genoux les militaires de ne pas emmener les hommes, disant qu'ils étaient innocents. Le garçon effrayé sortit de sa cachette et fut arrêté avec les deux hommes. On ordonna aux femmes de rentrer dans la maison et de fermer toutes les portes et fenêtres. Malgré cet ordre elles montèrent à l'étage et Maria Garcia regarda dans la rue à travers une fenêtre vitrée. Un coup de fusil fut tiré et la balle traversant la fenêtre alla se loger dans le mur en face. Maria Garcia, malgré cela, en proie à une anxiété bien compréhensible, continua à regarder et vit que les soldats liaient les mains aux trois prisonniers et qu'on les emmena derrière la maison de Fernandez où ils furent tués. On n'a pas pu les enterrer avant samedi matin et tous les voisins ont vu leurs cadavres. Le père et le fils étaient toujours garrottés. A Villanueva on lui prit 1.000 pesetas en billets de banque, à l'enfant une montre et à Fernandez une bague, une montre, une chevalière et une certaine somme d'argent dont la veuve ne connaissait pas le montant exact. Elle demanda à un agent de police Manuel Cabezas, un ami de la famille, d'aller reprendre les objets en question et celui-ci constata que les objets n'avaient pas été trouvés par l'autorité chargée d'examiner les corps.

Les deux veuves assurent que les défunts n'étaient pas membres d'un parti politique ni d'un syndicat ouvrier.

Dans l'établissement connu sous le nom de Quinta Herrero près de l'endroit indiqué, un domestique nommé Vicente et le gérant, un vieillard d'une 70aine d'années furent arrêtés. On les trouva tués près des trois autres citoyens.

VILLAFRIA.

Au numéro 12 dans ce faubourg habite Luis Fernandez Martínez qui était malade au lit au moment où les soldats arrivèrent. On était sur le point de l'arrêter lorsqu'un médecin militaire intervint qui, constatant qu'il était réellement malade, réussit à obtenir qu'on le laisse en paix.

Ensuite--tous ces événements se produisirent le samedi 13-- les soldats entrèrent dans la maison au numéro 10. Ils y trouvèrent les trois frères Carriles qui avaient deux autres frères dont l'un était Guardia de Asalto et l'autre Guardia de Seguridad (deux corps de police différents), et se trouvaient en garnison à ce moment, respectivement à Oviédo et Gijón.

Les trois frères en question étaient Jesus, âgé de 28 ans, bossu et invalide, Antonio âgé de 29 à 30 ans et José ayant un ou deux ans de plus que le dernier. Antonio était comptable et travaillait dans la droguerie Canala à Oviédo.

Les soldats réguliers arrivèrent dans cette maison et l'un d'eux demanda à manger. Jesus qui se remua avec beaucoup de difficulté, prit un pain et le lui donna. Un nouveau détachement d'hommes arriva et lia les mains aux trois frères, après quoi ils les laissèrent quelq. minutes devant leur maison pour se rendre dans celle portant le numéro 9.

Dans cette maison ils trouvèrent Manuel Fernandez Heredia âgé de 36 ans, chauffeur, Manuel Heredia Alfonso, petit fermier cultivateur, Ramon Heredia, âgé de 40 ans, ouvrier maçon, la femme de Manuel et un petit fils et une petite fille à eux, Angel et Encarna, âgés de 9 et 8 ans. Les trois hommes eurent les mains liées et on les emmena au mur d'en face. Les deux enfants, se cramponnant aux jambes de leur grand-père tâchèrent d'empêcher qu'on l'emène et sa femme fit de même. Un capitaine ordonna alors que le vieillard soit remis en liberté et donna deux pesetas aux enfants.

Les 5 hommes arrêtés dans les maisons 9 et 10, ensemble avec d'autres dont je n'ai pas pu obtenir le nom, mais qui suivant les

voisins venaient probablement du quartier de Otero, furent tous enmenés jusqu'à une fontaine à une distance d'environ 100 à 150 mètres de l'endroit où ils avaient été arrêtés et on les fusilla sur place. Leurs corps sont restés là pendant deux ou trois jours.

Toutes les maisons du quartier ont été pillées, la majorité d'entre elles appartiennent à des gens simples, mais il y en a également quelques-unes qui sont habitées par des familles aisées.

Auparavant tout le quartier avait été perquisitionné, mais on ne trouva nulle part des armes.

Dans la maison de Manuel Heredia, le vieillard de 70 ans dont j'ai déjà parlé, les troupes ont pris tout ce qui était de quelque valeur, y compris les couverts, la literie etc. Ils forcèrent un coffre-fort dans lequel ils prirent 2.025 pesetas en billets de 100 et un de 25.

Une maison de la propriété de Don Lisardo fut également mise à sac. Dans cette villa un certain nombre de personnes se sont réfugiées sous la protection d'un capitaine qui disait s'appeler Galarza et qui s'est également montré dans d'autres maisons du faubourg, faisant des actes d'humanité. Ce fut lui qui conseilla aux personnes encore en vie de quitter leurs demeures en les laissant ouvertes de sorte qu'on ne pût pas penser que des révolutionnaires s'y étaient réfugiés.

Antonio Secades qui habite au N° 6, confirme ces faits. Il a échappé à la mort parce qu'il était parti pour Oviédo. En rentrant dans sa maison il n'y trouva plus rien, même pas une paire de pantoufles à mettre aux pieds.

Dans la maison numéro 4, tout à côté de la fontaine, il y avait au moment où les troupes sont arrivées les femmes que voici: Agripina Alvarez Díaz, ses soeurs Mercedes et Andresina, Felisa Secades et Etelvina Alvarez. Cette dernière habitait un faubourg connu sous le nom de Fozanelda et était allée se réfugier dans cette maison chez sa famille parce qu'il était dangereux de rester dans la sienne puisque les mineurs avaient averti qu'ils allaient la bombarder et que des coups de fusils l'avaient déjà atteinte blessant une personne. Il y avait aussi réfugiés dans cette maison Manuel Secades, ses beaux-frères (ou belles-soeurs, Note du trad.) et son beau-père.

La veille de l'arrivée des troupes, des révolutionnaires firent invasion dans le faubourg, tâchant d'emmener avec eux tous les hommes valides. Ceux qui se trouvaient dans la maison N°9 se cachèrent dans les écuries et réussirent ainsi à échapper à ce sort. A environ 10 heures du matin, les troupes régulières et du Tercio arrivèrent près de la maison. Luis Garcia, le mari de Mercedes, se trouvait alors dans une chambre où les femmes s'étaient réfugiées et il se cacha sous un matelas. Dans les écuries il y avait huit hommes: Avelino Alvarez Diaz, maître-armurier, âgé de 25 ans, Ovidio Alvarez, frère de celui-ci ayant 17 ans, employé à la coopérative militaire, Manuel Secadez Garcia, âgé de 20 ans, technicien dentaire, José Secades Garcia, 17 ans, qui aidait son père aux travaux des champs, Rufino Rimada Nosti, 26 ans, vulcanisateur, travaillant dans les industries Rios sous les ordres de l'ingénieur municipal, Adolfo Secades Fernández, 50 ans, cultivateur et petit propriétaire, père de José Secades, Ricardo Alvarez Diaz, 60 ans, maçon, et Casimiro Alvarez Diaz, 25 ans, également maçon.

En arrivant à la maison, les troupes régulières demandèrent à manger et d'un coup de fusil tuèrent un cochon. En entendant ce coup, Rufino Rimada se montra à la porte de l'écurie. Les soldats lui crièrent de lever les mains et il l'avait à peine fait, qu'on le tua d'un coup de fusil. Alors les hommes pénétrèrent dans l'écurie, s'emparèrent des 7 hommes qui restaient et les fusillèrent après les avoir placés sur une rangée dans la cour. Seul Casimiro Alvarez Diaz réussit à se sauver, en sautant par dessus un petit mur et en s'enfuyant dans les champs, poursuivi par les soldats. Heureusement, une compagnie d'artillerie passait à ce moment. Elle le fit prisonnier et empêcha que les soldats le fusillent. Deux jours plus tard, il a été remis en liberté après avoir prouvé que, de même que les membres de sa famille, il n'avait pris aucune part au mouvement révolutionnaire.

Une fois les hommes tués, un des soldats voulut violer les femmes. En entendant leurs cris, Luis Garcia quitta sa cachette et sortit dans la cour. Un soldat tira sur lui et d'autres soldats s'approchèrent. A ce moment intervint le capitaine dont j'ai fait mention plus haut--probablement M. Galarza--et il empêcha que Garcia fût fusillé. Le capitaine réussit à faire obéir les soldats quoique ceux-ci aient

dit qu'ils ne voulaient obéir qu'à leurs propres chefs. Il obtint qu'ils se retirent et il resta avec les femmes qu'il aida plus tard à se mettre en sûreté ailleurs.

La maison N° 2 du même faubourg était vide du fait que presque tous ses habitants, hommes et femmes avaient été tués. Au moment où je suis arrivé dans cette maison, Manuel Viesca, qui pendant les événements se trouvait à Luarca et était rentré à Oviédo le 16, s'y trouvait. Viesca donc m'a fourni les renseignements que je fais suivre.

Vivaient dans cette maison Casimiro Alvarez, 64 ans, employé à la société hydro-électrique du Cantabrico, sa femme, 62 ans, une fille mariée âgée de 31 ans et ses quatre enfants de 6, 4 et 2 ans et 3 mois. D'autres personnes vivant dans la même maison étaient Domingo Franco 30 ans, agent des tramways avec sa femme Carmen Corral de 48 ans et leurs trois fils Emiliano 26 ans, agent des tramways, Manuel 31 ans, cordonnier et Luis, 27 ans, manoeuvre et quatre filles Rosario 19 ans, Chena, 17 ans, Benjamina, 15 ans et Laura 12 ans.

Un autre voisin s'appelait Adolfo Alvarez, 45 ans manoeuvre, qui vivait avec sa femme Florintina et leurs six enfants âgés de 14, 12, 11, 7, 3 et un an.

Dolores Alvarez, une veuve de 60 ans, vivait dans le même immeuble avec deux soeurs : Aurina, âgée de 32 ans et Celia, âgée de 40 ans. La veuve était femme de ménage, Aurina travaillait à la fabrique d'allumettes et l'autre s'occupait des travaux du ménage. Vivaient enfin dans la même maison Casimiro Mier, manoeuvre, âgé de 29 ans, sa femme Aurora de 27 ans et leur fillette de 2 ans de même que Perfecta Alvarez et son fils Manuel Viesca, celui qui m'a procuré tous ces renseignements.

Dans la nuit du vendredi 12 au samedi 13 octobre, les révolutionnaires qui avaient été dans les faubourgs furent obligés de se retirer devant l'arrivée des troupes. Celles-ci entrèrent dans la maison dont nous parlons le 13, et y brisèrent tout.

Le premier qu'ils rencontrèrent fut Casimiro Alvarez qui était allé ouvrir la porte et qu'on laissa mort à côté d'elle. Derrière lui se trouvait Celso Rodriguez qui fut également tué tout près de la porte. Celso vivait dans la maison N° 1 mais il s'était réfugié dans l'autre maison en entendant des coups de feu tirés par les troupes et par les révolutionnaires. Il avait 31 ans et était un marchand de cochons bien connu dans la ville.

Dans la même maison ont aussi été tués: Carmen Corral, 48 ans et sa fille Rosario Franco Corral de 19 ans, Laura Franco de 12 ans, Manuel Franco de 31 ans, paralytique et invalide, Luis Franco de 27 ans, Emiliano Franco 26 ans et Domingo Franco 50 ans. Ces deux derniers ont été tués à proximité de la maison lorsqu'ils tâchèrent de s'enfuir ayant vu la fin de quelques membres de leur famille. Le même sort échut à Vicente Secades.

Ont donc été tués dans cette maison 14 personnes au total, puis- qu'il faut ajouter à ceux que nous venons de nommer Aurelio Prados, un chauffeur âgé de 35 ans qui travaillait dans la fabrique d'eau de Seltz de San Lazaro et qui s'y était aussi réfugié.

Il mérite d'être noté qu'aucun des survivants n'a été invité par les autorités à faire une déclaration après les événements que je viens de décrire.

SAN ESTEBAN DE LAS CRUCES-CIMETIERE.

Dans ce faubourg j'ai commencé en visitant le cimetière et en parlant au concierge Felipe Navarrio, âgé de 56 ans. A partir du samedi 6--m'a-t-il dit-- il y avait dans les environs du cimetière de nombreux groupes de mineurs armés qui venaient dans cet établissement pour y prendre leurs morts, pour autant qu'il leur était possible de les identifier. Il paraît qu'ils les prenaient avec eux dans leurs différentes localités afin de les remettre à la famille. Le dimanche 14, à 8 heures du matin, un tir nourri eut lieu entre les forces des troupes régulières et du "Tercio" qui avançaient et les mineurs qui ayant le cimetière dans le dos, cherchaient à les en empêcher.

Le concierge, craignant les coups de feu, conduisit sa femme infirme et sa fille Caridad de 26 ans dans un caveau. Il installa avec elles une fillette de Caridad, appelée Emilia. Ensuite il se remit au travail. Vu que le nombre des cadavres était naturellement très élevé, il alla aider le fossoyeur et fit appel dans le même but à l'aide de son fils, âgé de 28 ans. A 8 heures du matin, les hommes suspendant le travail, se rendirent dans la maison du concierge située à l'intérieur

du cimetière pour déjeuner. A ce moment des soldats réguliers débouchèrent aux portes du cimetière déclenchant une fusillade. Le concierge, se cachant derrière sa maison, se glissa en rampant jusqu'au caveau où se trouvait sa femme. Il entendit de nouveaux coups de fusil et quand il se risqua à sortir, il vit la tragédie qui s'était déroulée. Son fils était étendu mort sur le seuil de la porte, tué par une balle qui lui avait traversé l'oeil droit. Dans la cuisine de la maison, il trouva le cadavre du fossoyeur Lucas Fernández, âgé de 62 ans. Au moment où ces événements se déroulaient se trouvaient également dans la maison, la femme du fossoyeur, la servante du concierge et 2 voisins qui s'étaient réfugiés là au moment où le tir avait commencé: Manuel Fernandez dit "l'avocat", propriétaire d'une épicerie et son beau-frère Manuel dit "le taureau" âgé de 45 à 50 ans, cultivateur et propriétaire d'un grand troupeau de bétail. Les deux hommes ont aussi été trouvés morts près de la porte, mais les deux femmes avaient réussi à s'enfuir.

Le concierge terrifié, partit la nuit même pour la ville avec sa femme, sa fille et sa petite-fille. Il ne retourna au cimetière que trois jours plus tard, donnant suite à un ordre de ses supérieurs. Il trouva et ndu par terre les quatre cadavres qu'il enterra de ses propres mains. Tout son mobilier avait été détruit et il ne lui restait même pas de literie, ni aucun vêtement. Les soldats étaient allés jusqu'à détruire une machine à coudre et tous les matelats avaient disparu.

Suivant leur récit, les femmes réussirent à s'enfuir pendant que "l'avocat" et son beau-frère imploraient grâce à genoux. J'eus l'occasion par la suite de parler à la femme de "l'avocat" Esperanza Fanjul Alvarez et ses filles. Le mort avait eu sur lui 4 à 5.000 pesetas pour payer un envoi de cidre destiné au pressoir (sic!) qu'ils possédaient. Le beau-frère Manuel avait été volé de 200 pesetas. La maison de Esperanza Fanjul avait aussi été pillée,; des bagues, montres, objets de literie et vêtements, les matelats et l'argent etc. avaient disparu. On avait également pris 50 caisses de cidre. A coups de fusil les soldats avaient ouvert un coffre-fort dans le magasin et deux caissettes en fer, où les filles gardaient quelques économies, avaient été forcées de la même manière. Sept enfants, dont l'aîné a 24 ans, ont de cette façon perdu leur père.

Dans les environs immédiats de cette maison et non loin du cimetière il y a la maison où habitaient Manuel Alonso, sa femme Julia et leurs quatre fils: Pepe 17 ans, Bautista 16 ans, Gabino 12 ans et Alfredo 8 ans. Le 14 au matin, autour des 9 heures, les deux plus petits allaient prendre de l'eau à une fontaine voisine appelée Xijon. Voyant arriver les soldats réguliers, les deux garçonnets coururent se cacher dans le jardin sous ou derrière un tas de haricots. C'est là qu'ils furent tués par une fusillade. Le reste de la famille voulut sortir de la maison et le père et les deux aînés furent tués sur place. La veuve, blessée à la jambe, avait été transportée à l'hôpital de Oviedo.

On m'a dit que dans ce faubourg d'autres faits analogues s'étaient produits, mais je n'ai pas eu le temps de les vérifier. Il convient d'ajouter que la famille de Manuel Alonso vivait dans l'aisance. Ils possédaient des terres et beaucoup de bétail. Ils s'occupaient aussi de transports routiers.

LA CABANA.

C'est là un faubourg situé sur le flanc du Mont Naranco. J'y ai parlé avant tout à Olvido Secades. Il vivait avec sa femme et ses enfants: José Suarez 12 ans, Encarnación 10 ans et Maria Luisa 2 ans et demi. Ils s'étaient réfugiés tous dans une maison située près du restaurant, appelé le Merendero de los Monumentos, qui appartenait à Enrique Diaz Rodriguez employé à la municipalité et plus connu sous le nom de "el consumero".

Vers deux heures de l'après-midi, les troupes dont il a été question à plusieurs reprises, arrivèrent et frappèrent à la porte. Après avoir pillé la maison, ils obligèrent tous les habitants à la quitter. Il y avait parmi les détenus: Laureano González, le mari de la dame à qui j'ai parlé, âgé de 34 ans, cultivateur et petit fermier, Avelino Martínez et un frère du nom de José âgés de respectivement 18 et 16 ans, tous deux employés de commerce, ainsi qu'un autre voisin nommé Herminio et le propriétaire de la maison, dit "el consumero".

Tous ont été fusillés à proximité de la partie extérieure du cimetière de San Pedro de los Arcos.

Avelino Martinez était employé de commerce à la maison Victorio, calle de Palacio Valdés; José son frère, était également employé mais il ne travaillait plus depuis l'année passée à la suite d'une pleurésie. José García Diaz était employé à la municipalité.

M. José Suarez Gonzalez, propriétaire du restaurant de los Monumentos est un homme fort connu à Oviedo. Il m'a montré son établissement qui a été gravement endommagé. Les troupes avaient pris chez lui un portefeuille contenant 400 pesetas, 10 duros (50 pesetas) en monnaie de billon, un appareil photographique et jusqu'à une guitare. M. Suarez avait passé la nuit précédant ces événements à Oviedo près de sa mère et c'est peut-être grâce à cela qu'il a eu la vie sauve.

Dans une partie du même faubourg dite de la Macorra, dans la paroisse de San Pedro de los Arcos, j'ai eu un entretien avec Filomena Garcia, veuve de José Martinez Menendez, forgeron aux dépôts ou ateliers de la gare des chemins de fer du Nord. Elle était chez elle le 13 et dans sa maison des voisins s'étaient réfugiés, en majorité des femmes qui, ainsi que j'ai fréquemment pu l'observer quittaient leurs maisons en entendant le tir entre les militaires et les mineurs, et allaient chercher un abri près d'autres familles, dont les maisons leur paraissaient plus sûres. José Martinez en voulant aller voir qui frappait à la porte fut frappé d'un coup de fusil. Il marcha encore quelques pas et tomba mort. Sa maison fut pillée. Il était marié depuis peu de temps et on lui prit tous les cadeaux de noces, montres, bagues, 22 duros d'argent et un peu plus de mille pesetas en billets.

Le soussigné ne fait ^{pas} mention d'autres faits que ceux qui lui ont été racontés par des témoins oculaires et ne nomme parmi ceux-ci que ceux qui s'étaient déclarés d'accord. J'ai intentionnellement omis de reproduire toutes sortes de rumeurs, renseignements ou données d'origine douteuse ou difficiles à contrôler.

Dans le seul but de servir la cause de la Justice, je vous prie Monsieur le Procureur général, de prendre acte de la présente dénonciation et d'agir en conséquence.

Valence, le quatre décembre, mil neuf cent trente-quatre.

A Monsieur le Procureur Général
(Fiscal de la Republica)